



FORCLUSION. THÈSES, HISTOIRES, CLINIQUES

Luiz Eduardo Prado DE OLIVEIRA

FORECLOSURE. ARGUMENTS, CASE HISTORIES AND
CLINICAL TREATMENTS

RÉSUMÉ L'oubli de l'histoire, son refoulement, est le premier pas vers l'idéologisation. Les psychanalystes oublient souvent la leur et celle de leurs concepts. Ainsi pour celui de forclusion, qui devait expliquer les psychoses. Depuis un demi-siècle, s'il éclaire certains de leurs aspects, il en laisse d'autres dans l'obscurité. Nous racontons l'histoire de ce concept, rappeler d'autres qui ont la même visée, proposer leur articulation et souligner les perspectives innovatrices dans l'approche de la forclusion, amorcées déjà par Lacan.

MOTS-CLÉS forclusion, scotomisation, annulation, identifications projective et adhésive, forclusion partielle, relation symbiotique.

La « forclusion du signifiant nom du père », de ce nom lui-même ou encore simplement « du père » ou de l'« Autre » sont des notions à vocation explicative des psychoses. Quelque chose qui organiserait l'ensemble de vies serait manquant et reviendrait de l'extérieur, comme quelque chose qui s'impose. Probablement un travail reste à faire de balisage des multiples utilisations faites par Lacan du concept du grand Autre et de celui de nom du père. Mais, outre qu'il est peu probable qu'un seul concept puisse expliquer des phénomènes si variés, cette notion de forclusion se prête elle-même à un si grand nombre d'usages qu'elle semble plutôt relever de la fétichisation de la théorie et, à l'intérieur de ce champ, de l'idéalisation des concepts. Employée à tort et à travers, elle perd ses contours particuliers. C'est sans doute un des destins de la vie des concepts.

La forclusion en psychanalyse

Freud écrit au sujet de « l'Homme aux loups » : « Nous savons déjà quelle attitude notre patient avait d'abord adoptée en face du problème de la castration. Il la rejeta et s'en tint à la théorie du commerce par l'anus. Quand je dis : il la rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir au sens du refoulement. Aucun jugement n'était par là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas » (Freud, 1918-1924, 389)¹.

Freud hésite. Il éprouve le besoin d'expliquer dans quel sens il utilise un mot: « Quand j'ai dit: il la rejeta, le sens immédiat... ». Rejeta, c'est la traduction française du mot *verwarf*. *Verwerfen* n'a aucun sens technique en allemand. Il apparaît dans le texte de Freud avec son sens courant : repousser, chasser, renvoyer, refuser, écarter, exclure, expulser, éloigner, éliminer, par exemple. Pour le traduire, de manière isomorphe au besoin de Freud d'expliquer le sens de ce mot, parfaitement clair par ailleurs, Lacan éprouve l'impératif

¹ Pour les raisons de préférer cette traduction, voir "Comment traduire la psychanalyse?", Échanges entre

J.-P. Lefebvre, D. Messier et Prado de Oliveira,
www.pradodeoliveira.org

d'importer dans la psychanalyse un concept en provenance du domaine du droit et de la linguistique française.

Voici le commentaire de Lacan : « Ce sujet, nous dit Freud, de la castration ne voulait rien savoir au sens de refoulement... Et pour désigner ce processus, il emploie le terme de *Verwerfung*, pour lequel nous proposerons à tout prendre le terme de “retranchement”. » L'usage de ce terme, dans le sens ici employé par Lacan, est déjà bizarre dans la langue française. Peu usité, mais de manière prestigieuse – par Chateaubriand et Hugo –, retranchement n'a jamais été un synonyme de rejet. En note de bas de page, Lacan ajoute: « On sait qu'à mieux peser ce terme, le traduire par “forclusion” a prévalu par notre office. »

Lacan poursuit, en tissant ses commentaires à ceux de Freud au sujet de l'Homme aux loups: « Son effet est une abolition symbolique. Car quand Freud a dit : *Er verwarf sie*, il retranche la castration..., il continue : “Par là on ne peut dire que fut proprement porté aucun jugement sur son existence, mais il en fut aussi bien que si elle n'avait jamais existé”. » (Lacan, 1966, 386-387).

Lacan éprouve le besoin de traduire « *verwarf* » par « retrancher », avant de remplacer ce verbe peu probable pour cette traduction précise, par « forclusion ». Lacan encore : « ...Freud a conclu en le distinguant expressément du refoulement en ces termes : *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung*. Ce qui, dans la traduction française, nous est présenté en ces termes : “Un refoulement est autre chose qu'un jugement qui rejette et choisit”. » (Lacan, 1966, 387). Lacan a raison de s'y arrêter. Effectivement, Freud donne l'impression de ne pas trop savoir où il va avec ce *Verwerfung*, car il ne précise pas le sens de la différence qu'il établit.

La traduction du terme en question par forclusion apparaît dans une réponse à l'intervention d'un philosophe à son séminaire. Il porte comme titre: « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la “*Verneinung*” de Freud. » L'importation du concept de forclusion implique plusieurs remarques:

1.) La première porte sur la relation de Lacan au philosophe. Lacan connaît et mentionne Hyppolite dès 1946. Il fait l'éloge de sa traduction de Hegel. Huit ans plus tard, il l'invite à prendre la parole dans son séminaire, auquel Hyppolite assiste

déjà depuis un moment. Lors de son introduction à la présentation du philosophe sur la *Verneinung*, il n'est nullement question de forclusion. L'insistance sur ce nouveau terme vient après l'intervention du philosophe.

Les mots composés tels que *Verdrängung*, *Verneinung*, *Entfremdung*, ou *Verfremdung* sont loin d'être simplement le résultat de l'ajout des particules *Ver-* ou *Ent-* au verbe qui suit. En allemand, ces mots apparaissent complets, et non pas comme des mots composés. Et ce d'autant plus que ces préfixes ont toujours toute une série de significations possibles, souvent contradictoires. Il suffit de s'en tenir à un exemple français courant, le mot "contre". Il désigne une opposition, mais aussi une proximité. Pour autant, le mot de contre-transfert ne signifie pas nécessairement transfert contre, en désaccord, en réaction, de contrariété, ou transfert tout contre ou avec. Que le « de » soit explétif en latin n'est pas nécessairement significatif non plus. Il faudrait encore déterminer le sens, pour le français actuel, du « de » explétif latin. Le préfixe allemand *ver* signifie que quelqu'un ou quelque chose se transforme (processus actif) ; que quelqu'un ou quelque chose est transformé (processus passif); ou qu'il est pourvu de... ; ou qu'il est éliminé, usé, cesse d'exister... ; ou qu'il passe du temps à... ; ou qu'il fait quelque chose de travers... ; ou, enfin, qu'il est endommagé. Aussi, *ver*, en combinaison avec certains verbes, répète ou reprend le sens du verbe. *Verneinen* signifie simplement répondre par la négative. L'équivalent français est le verbe « nier ». Le préfixe *ver* ne rajoute aucun sens nouveau ou particulier au « nier ». *Verneinen* est un verbe aussi courant en allemand, que le verbe nier en français. La traduction de *Verneinung* par dénégation est acceptable dans la mesure où il reste synonyme de négation, mais seulement dans cette mesure. Par ailleurs, en premier lieu, Freud recourt au mot pour désigner un processus psychique particulier et non pour créer une signification ou un concept nouveau. Si bien qu'en fin de compte, traduire, comme le fait Hyppolite, *Verneinung* par dénégation, négation, renégation, abnégation, parnégation, surnégation ou par contestation, contradiction, controverse, démenti, déni, désaveu, négation, protestation ou refus importe peu, du moment qu'on s'entend sur le processus psychique en question 2.

2 Je remercie
T. Simonelli d'avoir
discuté avec moi le sens
de ce verbe en allemand.
Comme les mots
n'existent jamais seuls,
ni les langues, il convient
de signaler que au
moment où
« dénégation » est
importé dans la
psychanalyse française,
en 1953 Winnicott vient
de réactiver *deprivation*,
en anglais.

2) L'idée de dénégation en tant que négation de la négation, ou négation réciproque, apporté par Hyppolite possède une longue histoire philosophique et implique Kant, Spinoza, Leibniz et, bien entendu, Hegel (Caird, 2004). Ce n'est pas ce parcours que choisit Lacan pour fonder son importation du concept de forclusion en psychanalyse. Il semble s'appuyer sur la linguistique de Damourette et Pichon³.

3) Le terme de forclusion apparaît pour la première fois chez Lacan dans son séminaire sur *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, dans la leçon sur une nouvelle d'Edgar Allan Poe, « La lettre volée », prononcée le 26 avril 1955. Pendant un certain temps, la pertinence de la nouvelle traduction du terme freudien de *Verwerfung* semble douteuse. Lacan la fait apparaître à côté de refoulement (*Verdrängung*), de dénégation (*Verneinung*) et de déplacement (*Entstellung*), procédant à un certain mélange des registres proposés par Freud, même si ces deux sortes de processus s'enchevêtrent en permanence et qu'aucune étanchéité n'existe entre eux.

4) Lacan reprend la notion de forclusion dans son séminaire sur les psychoses, le 4 juillet 1956 : « ...la *Verwerfung* dont je suis parti, et pour laquelle, incidemment tout bien réfléchi, je vous propose en fin d'année, puisque nous aurons à le reprendre, d'adopter définitivement cette traduction que je crois la meilleure: la forclusion, parce que notre rejet et tout ce qui s'ensuit, en fin de compte ne donne pas satisfaction. » (Lacan, 1956, 361). C'est une prise du pouvoir sur la nouvelle traduction. Lacan doit déclarer l'« adopter définitivement » et y ajouter qu'elle « sera tenue par nous. » C'est un cri de ralliement, plutôt qu'une traduction. Lacan s'en va-t-en guerre pour la forclusion. Il s'agit d'un long effet après-coup. À la nouvelle traduction proposée par Hyppolite au terme de *Verneinung*, qui devient dénégation au lieu de négation ou déni, Lacan ajoute une nouvelle traduction au terme de *Verwerfung*, qui devient, contre toute probabilité traductrice – « forclusion » ! Le coup de force imposé par Laplanche et son édition des *Œuvres complètes* de Freud prend source exactement dans ce premier coup de force de Lacan.

5) La dernière remarque porte sur les problèmes posés par cette nouvelle traduction. D'abord, forclusion est un mot

³ Leur livre a connu plusieurs éditions, à différentes dates, chez différents éditeurs, à chaque fois couvrant une période plus ou moins large: de 1911, comme année de départ jusqu'à 1927, 1930, 1940 ou 1946, comme années de fin.

absolument technique en français, de l'ordre du droit ou de la linguistique, alors qu'il s'agit d'un terme courant en allemand, éventuellement extensible au domaine du droit. Le mot allemand pour indiquer en droit allemand ce que le mot français de forclusion indique en droit français est *Rechtsausschluß*, exclusion, expulsion de droit.

Ce n'est pas la première fois qu'une confusion impliquant la traduction à la fois entre des langues et entre domaines de pensée produit des concepts fertiles. Mais, ensuite, il y a des problèmes plus lourds.

Je cite Freud. Dès 1894, en discutant sa clinique: « Dans les deux cas examinés jusqu'ici, la défense contre la représentation inconciliable était effectuée par séparation de celle-ci d'avec son affect ; la représentation, même affaiblie et isolée, était restée dans la conscience. Il existe pourtant une espèce beaucoup plus énergique et efficace de défense. Elle consiste en ceci que le moi rejette (1) la représentation insupportable (2) en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'était jamais parvenue jusqu'au moi. Mais, au moment où ceci est accompli, la personne se trouve dans une psychose... (...) Il n'est peut-être pas superflu de souligner que les trois formes de défense décrites ici, et par conséquent les trois formes de maladie auxquelles conduit cette défense, peuvent être réunies chez une même personne » (Freud, 1894, 11-13). Je souligne, car il n'y a aucune exclusion entre l'utilisation simultanée de différents mécanismes de défense et la constitution de différentes pathologies. Autrement dit: il n'y a aucune « structure » qui ne soit soumise à la fois à une dynamique et qui ne doive obéir à des principes économiques. Il n'y a d'approche, en psychanalyse, que métapsychologique, à savoir, en même temps topique ou structural, économique et dynamique (Prado de Oliveira, 2010, 219-232).

La scotomisation

Il y a eu une première tentative de résolution du problème théorique de l'approche des psychoses, avec un concept précurseur de celui de forclusion, duquel ce dernier reste très proche. Il s'agit de la notion d'annulation. « J'ai décrit le phénomène de

“l’annulation”. Ce n’est pas la même chose que le refoulement. (...) Dans l’annulation, il y a un aveuglement conscient. » (Stekel, 1950, 98).

Une deuxième tentative de résolution de la difficulté a été l’introduction du terme de « scotomisation ». « Scotoma » est un mot grec, qui veut dire obscurité, ténèbres, et qui avait quasiment disparu du français courant vers 1860, quand la médecine l’a repris pour désigner une tâche dans la rétine masquant une partie du champ visuel, soit un aveuglement partiel. Laforgue écrit à Freud le 18 février 1926 pour lui faire part de sa contribution: l’introduction dans le champ théorique freudien de la « scotomisation », ce que l’on ne veut ou ne peut pas voir, un point aveugle. Ce terme doit venir compléter celui de refoulement quand il s’agit des psychoses. Une longue correspondance s’ensuit entre les deux hommes ⁴. Freud finit par répondre à Laforgue : « J’ai lu de bout en bout votre article en allemand sur la scotomisation. Je comprends maintenant pourquoi ce concept et son rapport au refoulement présentent pour moi de telles difficultés. Je remarque que sur un point vous m’avez abandonné. Vous n’acceptez pas la représentation métapsychologique qui s’efforce de caractériser un événement psychique par ses côtés dynamique, topique et économique, pour ainsi dire selon trois coordonnées... »

L’année suivante, en 1927, de manière plus large, Freud écrit, dans une discussion sur la constitution du fétiche: « Si je ne me trompe, Laforgue dirait dans ce cas que le garçon “scotomise” la perception du manque du pénis chez la femme. (Freud ajoute ici une longue note de bas de page, sur laquelle je reviens par la suite.) “Scotomisation” me paraît particulièrement inapproprié, car cela éveille l’idée que la perception aurait été purement et simplement effacée, de sorte que le résultat serait le même que si une impression visuelle tombait sur la tâche aveugle de la rétine. Or la situation considérée montre au contraire que la perception est restée et qu’une action très énergique a été entreprise pour maintenir son déni. » (Freud, 1927, 126-127).

La situation est la même avec le concept de forclusion, s’il indique un effacement pur et simple, sans prendre en considération la nécessité d’une action très énergique et permanente au maintien de l’exclusion. Depuis l’époque où Freud et Laforgue

4 Cette correspondance apparaît en français dans la thèse de doctorat en médecine, diplôme d’état, de J. Lemoulen, « La médecine française et la psychanalyse de 1895 à 1926 », soutenue en 1966, dirigée par J. Delay.

s'écrivaient, la neuropsychologie a montré que la tache aveugle de la rétine ne l'est pas tant que ça et que l'objet exclu parvient tout de même à s'inscrire parmi nos perceptions (Naccache, 2006, 17-25).

Et voici la note de bas de page où Freud commente ce qu'il vient d'écrire: « Je me corrige toutefois moi-même en ajoutant que j'ai des meilleures raisons de supposer que Laforgue ne dirait absolument pas cela. Selon ses propres développements, "scotomisation" est un terme qui est issu de la description de la *dementia præcox*, qui n'est pas apparu par transfert de la conception psychanalytique aux psychoses et qui ne peut s'appliquer aux processus de développement et de formation de la névrose. » Freud y semble assigner le fétichisme « aux processus de développement et de formation de la névrose ». Il est vrai qu'une recherche de fond sur les « trois structures » de la névrose, de la psychose et de la perversion s'impose, qui pourrait bien nous surprendre, aussi bien du côté de Freud que du côté de Lacan. Il suffit de dire qu'une seule fois Lacan aligne dans une même phrase ces trois termes, et non pas pour différencier leurs structures, mais pour s'interroger sur ce qui est analysable dans chacune de ces formations (Lacan, 1966, 685) ⁵. En revanche, à de nombreuses reprises, Lacan mentionne la perversion comme un soubassement commun à toute passion humaine: « La perversion est une expérience qui permet d'approfondir ce que l'on peut appeler au sens plein la passion humaine... » (Lacan, 1953-1954, 246). Ce sujet reste à étudier de manière précise et à débattre, à la lumière de la clinique.

La lettre que Freud écrit à Laforgue aurait pu s'adresser à Lacan.

5 Névrose, psychose et perversion est un titre donné par J. Laplanche à un recueil d'articles de Freud. Cela ne correspond nullement à une catégorie différentielle nosographique de la psychiatrie dont la psychanalyse se serait appropriée.

Psychopathologie de la vie quotidienne des psychoses

D'un point de vue clinique et épistémologique, toute structure possède une dynamique et une économie, c'est-à-dire, une histoire qui la forge dans un contexte où elle se situe. Aucune structure n'existe isolée. Elles s'imbriquent et s'articulent les unes aux autres, en permanence. Notre corpus est soutenu par

la structure de notre squelette, mais recouvert par nos peaux, qui obéissent à d'autres structures, irrigué par notre sang, qui a encore une autre structure. Composé essentiellement par de l'eau, celle-ci possède encore une autre structure, par exemple.

Dans une lettre à Marie Bonaparte, Freud écrit: « Nous savons que les mécanismes des psychoses ne sont pas différents par essence de ceux des névroses... » (Jones, 1957, 506).

Le concept essentiel pour Freud reste celui de *Verwerfung*. Auparavant, il avait déjà précisé à Abraham, le 21 octobre 1907 : « Je peux répéter dans les mêmes termes que vous que la dém(en)ce de la d(ém)ence p(ré)coce doit avoir un autre mécanisme que celles des séniles, des épileptiques, etc. De fait, l'usage inepte que les psychiatres font de ce mot est indifférent. Son modèle serait cette incroyable imbécillité de très courte durée que nous observons dans les analyses, quand la découverte recherchée doit travailler contre des grandes résistances. (...) Étant donné l'aversion à investir l'objet que nous supposons dans les cas d(ém)ence p(ré)coce, le phénomène doit naturellement prendre des proportions beaucoup plus importantes ⁶. » (Freud-Abraham, 1907-1925, 41).

Prétendre concentrer, ou réduire, le problème de la formation de la folie à un seul concept, même s'il est articulé à d'autres, rétrécit les possibilités cliniques. Cette prétention correspond à une période d'un autre siècle, où l'on croyait encore à la puissance de l'Un – une seule origine pour l'univers, une seule langue à l'origine de toutes les langues, une seule espèce à l'origine de l'humanité. L'expérience a imposé l'attention aux diversités.

Depuis les contributions de Freud et des premiers psychanalystes, un certain nombre d'approches de la question de la psychose a eu lieu, impliquant une variété de concepts, comme ceux d'identification narcissique, quand "l'ombre de l'objet tombe sur le moi", qui sert à Freud dans son approche de la mélancolie ; avec Tausk et, plus tard, Melanie Klein, la notion d'identification projective, « qui représente le phantasme d'introduire violemment la personne, en tout ou en partie, à l'intérieur de l'objet, pour le posséder et le contrôler, par amour ou par haine » et sert dans l'approche de la schizophrénie et des états schizoïdes (Riviere, 1956, 31 ; Klein, 1946, 283) ; d'identification symbiotique, avec Mahler, qui lui sert

6 « Démence précoce » est la désignation donnée par Kraepelin à ce que Bleuler appelle « schizophrénie » en 1911.

à approcher les sources des psychoses infantiles (Mahler, 1958, 77-82) ; et, enfin, d'identification adhésive ou de démantèlement avec Meltzer, qui lui sert dans l'approche des états autistiques (Meltzer, 1974, 397-404).

Au sujet de la démence précoce, Freud utilise une expression triviale : « incroyable imbécillité ». C'est cette apparente trivialité que j'ai observée comme opérationnelle en presque 40 ans de pratique auprès des patients psychotiques. La notion « d'incroyable imbécillité » est encore importante d'un autre point de vue. Nous avons tous des points aveugles dans notre vision du monde, des choses que nous ne voulons comprendre à aucun prix, et nous devons faire beaucoup d'efforts pour ne pas les comprendre. Ces efforts donnent lieu à des symptômes. L'idéalisation avec son corrélat, la fétichisation, sont deux de ces symptômes.

Voici ce qu'écrivait Freud à Pfister en septembre 1926, au sujet d'un de leurs patients : « Par ailleurs, il est évident qu'il y a chez lui beaucoup de traits inquiétants, comme s'il était en train de passer de la névrose obsessionnelle au paranoïde. Les idées qui lui viennent et l'enchaînement de ses pensées sont souvent déconcertants et l'on pourrait sans trop s'efforcer donner à ses symptômes le nom d'idées délirantes. Chaque fois qu'il tombe dans la résistance, je me dis que c'est bien une schizophrénie; quand quelque chose est tiré au clair, cette mauvaise impression s'efface. Je pense que je vais laisser de côté le problème médical du diagnostic et continuer à travailler sur le matériel vivant. Tant qu'il manifesterait encore une certaine malléabilité et que nous enregistrons des succès, je me sentirai justifié. » (Freud, 1909-1939, 157). Freud n'idéalise pas les catégories de la nosographie psychiatrique, ni ne les fétichise. Elles doivent obéir pour lui à une dynamique et à une économie. Elles sont prises dans le transfert et dans « la personne elle-même » de l'analyste, ce qui a été sa manière d'aborder le contre-transfert.

Dans notre expérience clinique attentive est très présente l'observation de la coexistence entre des défenses obsessionnelles ou hystériques fortes et des désorganisations psychotique variables. Rien de tout cela ne peut se résumer facilement en « forclusion du nom du père à la place de l'Autre ».

L'exemple même de Schreber, qui a servi à cette idéalisation du concept, est paradigmatique et paradoxal. Alors qu'il

y a Il y a un réel problème de traduction du mot *verwarf* dans le texte de Freud sur Schreber, il n'est pas particulièrement épinglé par Lacan. Les traducteurs y emploient le mot de « projection » au lieu de « rejet ». Cela rend le texte insensé, car le mot de « projection » (supposé traduire *verwarf*) semble réapparaître alors même que Freud vient de l'écarter (Freud, 1911, 308-309 ; Prado de Oliveira, 1997).

Freud diagnostique les *Mémoires* comme l'œuvre de quelqu'un souffrant de « démence paranoïde », même si au cours de son article il le considère comme un cas de paranoïa. En vérité, Freud utilise la psychiatrie française, qu'il ne mentionne pas, pour fonder en allemand son approche de la paranoïa. Il utilise largement la description qu'en donnent Serieux et Capgras, à laquelle il retranche les notions de quérulence et de délire d'interprétation, gardant celles de délire de persécution et de jalousie, de mégalomanie et d'érotomanie (Serieux et Capgras, 1909).

Or, la présence même de la notion de démence ouvre à une série de symptômes absents de la définition de la paranoïa, mais bien présents chez Schreber, dont le début de la crise relève de l'hypochondrie. Son évolution évoque un tableau catatonique, puis une mélancolie sévère, avant le surgissement de symptômes obsessionnels, qui donneront lieu à la paranoïa proprement dite. Celle-ci prendra fin avec l'installation d'un état de travestissement, qui n'exclue ni l'activité sociale en tant que conseiller juridique, ni l'adoption d'une petite fille qui dira de Schreber, plus d'un demi-siècle plus tard, que « son père était une véritable mère ». Qu'est-ce que la forclusion est censée expliquer exactement dans l'ensemble de ces tableaux ? Eux tous, la constitution d'un dieu issue d'une activité délirante, le travestissement qui absorbe le délire de transformation en femme ? Est-ce le nom du père qui devient nom de dieu, *Gott*, comme l'a longuement expliqué Nederland (1951, 1959, 1960) ? Et la transformation en femme, liée à l'exclusion totale d'une quelconque référence à la mère, telle que l'a signalée Fairbairn (1956), relève-t-elle du même genre de forclusion ? Probablement la considération d'une « forclusion du signifiant du nom du père » dans le discours de la mère s'impose autant qu'une « forclusion » des principaux signifiants liés à la mère ou à la maternité dans le discours du père.

Certainement, la « forclusion du nom-du-père à la place de l'Autre » est une notion incapable de couvrir l'ensemble de la traversée du champ des psychoses et de la psychiatrie par Schreber.

Très probablement, la prise en considération de la forclusion et, mieux encore, des figures présentes dans le schéma L, ne sont pas explicatives des différentes figures de la psychose en dehors de leur articulation aux différentes formes d'identification mentionnées, toutes facilement repérables dans la crise psychotique de Schreber, qui, dans sa phase aiguë, n'aura duré que six ans. Schreber craignait assez de devenir « imbécile » pour que nous puissions négliger la remarque de Freud à Abraham, qui réduit la démence précoce à l'instauration d'une imbécillité que, de passagère, devient permanente. D'ailleurs, c'est pour ne pas devenir imbécile que Schreber choisit de « devenir femme ».

Retour à la forclusion

Ainsi, s'il faut entendre par forclusion quelque chose comme la scotomisation, un concept qui indiquerait un moment figé et définitif, s'il faut entendre par forclusion une nouvelle pièce dans la langue de bois psychanalytique, cette notion s'appauvrit. La forclusion, à la lumière de l'expérience clinique, ne désigne pas un moment singulier et unique dans la psychopathologie de la vie quotidienne des psychotiques et de leur entourage, mais un effort permanent de mise à l'écart, signé par la compulsion de répétition. Je remarque quelques points, qui complexifient le concept de forclusion et de nom du père :

- 1) Leçon du 11 février 1959, Lacan mentionne une « partielle forclusion du complexe de castration » (Lacan, 1958-1959) ;
- 2) Leçon du 19 mars 1974, Lacan introduit des nuances dans la notion du nom du père, qui prendrait sa consistance des négations énoncées par la mère (Lacan, 1973-1974) ;
- 3) Leçon du 16 mars 1976 : « Je dis ça parce qu'on m'a posé la question hier soir de savoir s'il y avait d'autres forclusions que celle qui résulte de la forclusion du Nom-du-Père. Il est bien certain que la forclusion, ça a quelque chose de plus radical. Puisque le Nom-du-Père c'est quelque chose,

en fin de compte, de léger. Mais il est certain que c'est là que ça peut servir, au lieu de la forclusion du sens par l'orientation du Réel... » (Lacan, 1975-1976). Ces rappels semblent imposer quelques considérations:

1) La forclusion du nom du père même si elle est considérée comme la pierre fondatrice des psychoses, n'est pas seule en cause;

2) Une forclusion du complexe de castration existe et les commentateurs ont voulu la considérer comme fondatrice des perversions. C'est oublier la grande diversité des perversions et éviter l'effort de penser le travail de la forclusion dans chacune d'entre elles. De même, considérer la forclusion comme fondatrice des psychoses correspond à l'oubli de leur grande diversité et à l'évitement de l'effort de vérification de son mode de travail particulier dans chacune d'entre elles. Il reste néanmoins que Lacan attribue un caractère partiel à la forclusion du complexe de castration. La question est de savoir si d'autres forclusions partielles ne mériteraient pas d'être étudiées ;

3) La forclusion du nom du père n'est pas « la plus radicale ». Lacan revient sur le nom du père pour le considérer comme « léger ». D'où s'ensuivent des questions cliniques et méthodologiques. Lacan offre cette piste, obscure : forclusion du sens par orientation du Réel;

4) La forclusion peut ne pas correspondre à un effacement du nom-du-père, mais plutôt à la constitution d'un secret. Nous connaissons le sort qu'a eu cette en psychanalyse.

5) Enfin, bien plus riche pour l'approche des psychoses, latentes ou manifestes, me semble être la prise en considération permanente du schéma L, où non seulement s'inscrit la forclusion, mais aussi une indication du démantèlement des idéaux et des figures de l'imaginaire, dont le champ et la portée restent à déterminer (Prado de Oliveira, 1988, 139-146).

Cette reprise des propositions théoriques avancées par Lacan exige l'éveil de la curiosité envers une œuvre si riche et surtout envers la recherche en psychanalyse. L'idéologisation de la pensée lacanienne commence à disparaître, cédant la place à des recherches méthodologiques, qui établissent au moins trois moments dans son approche des psychoses, basés sur trois modèles : le modèle complexuel, de la fin des années

1930 ; le modèle forclusif, entre 1955 et 1958 ; et, enfin, le modèle borroméen, entre 1974 et 1976, quand les thèses relatives à la suppléance viennent se superposer aux thèses relatives à la forclusion. Elles montrent aussi le remplacement d'une conception de la psychopathologie où névrose et psychose obéissent à des structures différentes par une conception où la psychose constitue le noyau du « parlêtre » (Fellahian, 2005, 10 et 62). À la fin de son parcours, Lacan rejoint Freud, qui, n'a jamais « échoué » à isoler un critère pour différencier les névroses des psychoses, car il n'a jamais eu un tel projet et n'a jamais reconnu de mode de travail psychique propre aux unes et exclu des autres. La « suppléance au nom du père objet de la forclusion » semble désigner ce que Freud a indiqué, de manière fondatrice, comme la tentative de reconstruction propre au délire.

Dans le même sens de poursuite des recherches sur les psychoses, il apparaît que « si l'abolition du Symbolique est du côté du Grand Autre et non du côté du Sujet, il est possible d'espérer une possible restauration de l'insertion défailante du sujet dans le registre symbolique. » (Costecalde, 2006, 118) C'est une indication fortement ancrée dans la clinique, même si elle est formulée dans un langage peu intuitif.

Nos patients psychotiques ou sévèrement névrosés en cure analytique s'efforcent de reconstruire quelque chose. Notre métier est de les aider dans cet effort, à partir de leur expérience de vie, et non de nos théories, de manière à atténuer leurs difficultés et à leur permettre de rétablir une certaine inscription symbolique, ou simplement de vivre leur vie, de la manière qui leur convienne le mieux, où ils subiraient moins les violentes oscillations de leurs âmes.

Bibliographie

- BLEULER, E. (1911), *Dementia præcox ou groupe des schizophrénies*, Paris, EPEL GREC, 1993, traduction d'A. Viallard.
- CAIRD, E. (2004), *A Critical Account of the Philosophy of Kant with An Historical Introduction*, Londres, Kessinger Publishing.
- COSTECALDE, A. (2006), *Aline ou l'impensable du corps: récit d'une cure analytique* suivi de *Une approche psychanalytique des psychoses*, Toulouse, Erès, 2006.
- DAMOURETTE, J., et PICHON, E. (1911-1946), *Des mots à la pensée. Essais de grammaire de la langue française*, Paris, Vrin.

-
- FAIRBAIRN, W. R. D. ; (1956), « Considérations au sujet du cas Schreber », dans Prado de Oliveira, *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques de langue anglaise*, Paris, Puf, 1979.
- FELLAHIAN, C. (2005), *La psychose selon Lacan : Évolution d'un concept*, Paris, L'Harmattan.
- FREUD, S. (1894), « Les psychonévroses de défense: Essai d'une théorie psychologique de l'hystérie acquise, de nombreuses phobies et obsessions et de certaines psychoses hallucinatoires », *Névrose, psychose et perversion*, Presses universitaires de France, 1973, traduction J. Laplanche.
- FREUD, S. - ABRAHAM, K., *Correspondance complète, 1907-1925*, Paris, Gallimard, 2006, traduction de F. Cambon.
- FREUD, S. *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*. Paris, Gallimard, 1966, traduction de L. Jumel.
- FREUD, S. (1911), « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*) (Le Président Schreber) », Paris, Presses universitaires de France, 1954.
- FREUD, S. (1918-1924), « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups), *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses universitaires de France, 1954, traduction de M. Bonaparte et R. M. Lœwenstein.
- FREUD, S. (1927), « Fétichisme », *Œuvres complètes*, XVIII, 123-132, traduction R. Lainé.
- KLEIN, M. (1946), « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », *Développement de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1966, traduction de W. Baranger.
- LACAN, J. (1954), « L'ordre symbolique », *Les écrits techniques de Freud, Le séminaire, livre I*, Paris, Seuil, 1975.
- LACAN, J. (1954), « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la "Verneinung" de Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LACAN, J. (1956), « Le phallus et le météore », *Les psychoses, Le séminaire*,

-
- livre III*, Paris, Seuil, 1981.
- LACAN, J. (1958), « La signification du phallus », *Écrits*, Seuil, 1966.
- LACAN, J. (1958-1959), *Le désir et son interprétation*, version informatisée de l'Association lacanienne internationale.
- LACAN, J., (1973-1974), *Les non-dupes errent*, version informatisée de l'Association lacanienne internationale.
- LACAN, J. (1975-1976), *Le Sinthome*, version informatisé de l'Association lacanienne internationale.
- LEMOULEN, J. (1966), « La médecine française et la psychanalyse de 1895 à 1926 » *Nouvelle revue de psychanalyse*, n. 15, Gallimard, 1977, trad. P. Cotet et collaborateurs.
- MAHLER, M. S. (1958), "Autism and Symbiosis, Two Extreme Disturbances of Identity", *International Journal of Psycho-Analysis*, 39: 77-82.
- MELTZER, D., (1974) « Mutism in Infantile Autism, Schizophrenia and Manic-Depressive States: The Correlation of Clinical Psychopathology and Linguistics », *International Journal of Psychoanalysis*, 1974, 55:397-404.
- NACCACHE, L. (2006), *Le nouvel inconscient: Freud, Christophe Colomb des neurosciences*, Paris, Odile Jacob.
- NIEDERLAND, W. G., (1951), « Trois notes sur le cas Schreber » ; (1959) Trois « Schreber: père et fils », (1960), « Le père de Schreber », dans Prado de Oliveira, *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques de langue anglaise*, Paris, Puf, 1979, respectivement, pp. 63-77 ; 330-355, Paris, Presses universitaires de France, 1979, traduction Prado de Oliveira.
- PRADO DE OLIVEIRA, « Autre », *Esquisses psychanalytiques*, n. 9, Printemps 1988, pp. 139-146. «O conceito de Outro e a abordagem das psicoses », *Controvérsias em psicanálise*, Rio de Janeiro, 1999, pp. 189-208.
- PRADO DE OLIVEIRA (1997), *Freud et Schreber, les sources écrites du délire, entre psychose et culture*, Toulouse, Erès.

- PRADO DE OLIVEIRA (2010), « Du narcissisme groupas en santé mentale, avec une mention particulière à celui des analystes, et ses conséquences théoriques et cliniques: la notion de "structure" », *Cahiers de psychologie clinique*, 34, 2010/1, 219-232, Bruxelles, De Boeck.
- RIVIERE, J. (1956), « Introduction générale », *Développement de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1966, traduction de W. Baranger.
- SERIEUX, P. et CAPGRAS, J. (1909), *Les folies raisonnantes*, Paris, Felix Alcan.
- STEKEL, W. (1950), *The Autobiography of Wilhelm Stekel : The Life Story of a Pioneer Psychoanalyst*, New York, Liveright Publishing Corporation.
- WINNICOTT, D. W. (1953), « Transitional objects and transitional phenomena – A Study of the First Not-Me Possession », *International Journal of Psycho-Analysis*, 34: 89-97.